
Dossier pédagogique

musée
de la
Vallée
la Sapinière
BARCELONNETTE

La Sapinière (1878 -1905)

histoire d'une maison

une villa de villégiature

En 1878, Alexandre Reynaud (1840-1913), originaire de Saint-Paul-sur-Ubaye, décide de construire à Barcelonnette, sous-préfecture, une villa entourée d'un vaste parc. Édifiée à l'est de la ville médiévale par le fondateur à Mexico du magasin *Las Fábricas Universales*, la villa baptisée, *La Sapinière*, connaît une histoire mouvementée.

En 1883, la construction à peine achevée, Alexandre Reynaud remanie profondément sa "bâtisse" pour prendre modèle sur *La Roseraie*, construite à proximité. "Il a enlevé les mansardes, par conséquent la toiture, relevé les murailles d'un étage et formé son toit sur quatre pentes conformes aux nôtres ; seulement il est moins élevé et au lieu de châssis, il a préféré l'oeil de boeuf". (lettre de L.F. Tron 1883).

En 1892, Alexandre Reynaud vend sa bâtisse à un compatriote pour financer au Mexique, la construction d'une filature (la fabrique de *Santa Rosa*, Vallée d'Orizaba, État de Veracruz).

Son nouveau propriétaire, Antoine Signoret entreprend de remettre au goût du jour la bâtisse et fait appel à un architecte, Francis Girard. Le *habillage* projeté par l'architecte grenoblois porte essentiellement sur l'enveloppe. Les façades nord et sud reçoivent un important décor architectural qui sort la villa de son anonymat : alternance de frontons rectangulaires et semi-circulaires (premier étage), encadrements (rez de chaussée et second étage), corniches ouvragées à modillons et tables (second étage). La façade sud est en outre agrémentée d'une élégante véranda métallique ouvrant directement sur le parc par un escalier en fer à cheval exécuté dans la pierre de taille grise de la Chapelue, extraite dans le Queyras voisin.

À l'intérieur, la création d'un nouveau cabinet de bains revêtu d'un décor de faïence exécuté par les faïenceries de Sarreguemines, associe des gerbes d'iris et une frise de glycines selon une composition souvent reproduite, et familière du décor thermal contemporain (Vichy).



La maison de Barcelonnette

"Retrouver la maison de Barcelonnette, avec ses grandes chambres ensoleillées, la grande et haute salle à manger, protégée du soleil par des volets mi-clos et où, suivant l'usage du temps, les initiales de mon père étaient frappées en or sur le haut dossier des chaises de cuir vert... Revoir dans le parc le coin des belles fraises chaudes et épanouies dans le sable, les lilas encore en fleurs..."

Paul Reynaud, Mémoires,
Venu de ma montagne,
Flamarion, Paris, 1960



Villa La Sapinière, façade sud.



■ De la villa au musée

Après avoir connu plusieurs propriétaires (familles Signoret, Gilly, Signoret), Antoine Signoret, neveu d'Antoine Signoret acquéreur en 1892, devient seul propriétaire de la villa et de son parc et décide de léguer, à sa mort, son bien à la ville de Barcelonnette (1971).

La villa abrite, en 1988, le nouveau musée de Barcelonnette. Baptisé *Musée de la Vallée*, l'édifice réunit les collections de deux anciens musées de Barcelonnette : le musée Chabrand (1886) et le musée de l'Hôtel de Ville (1931). Le Musée de la Vallée, labellisé *musée de France*

en 2002, appartient au réseau des musées des Alpes de Haute Provence (04). Il a essaimé dans d'autres communes de la Vallée (1988-2003).

Le nouveau musée conserve le décor de boiseries, les parquets en marqueterie et le grand escalier en noyer. En 1992, Colette Dernis, petite fille d'Alexandre Reynaud fait don du mobilier du salon-fumoir de la Sapinière (*bureau, bibliothèque, garniture de cheminée, fauteuils*). En 2004, Bernard Martel offre un ensemble de vitraux Art Nouveau qui, restaurés par C. Moine, trouvent leur place dans la baie du grand escalier.



Véranda et parc de la villa © G. Roucaute.



Mobilier du salon-fumoir.

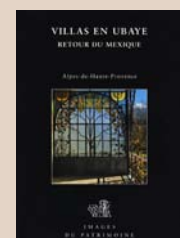


Villas en Ubaye, retour du Mexique *les villas de Barcelonnette et Jausiers*

Étalée sur un demi-siècle (1870-1930), la construction des villas de Barcelonnette et Jausiers regroupe une cinquantaine d'édifices qui ont favorisé la création d'un nouvel urbanisme proche de celui des villes d'eaux contemporaines où, de la même façon les parcs et jardins l'emportent sur le bâti. Les commanditaires sont tous des enfants du pays, de retour après de longues années d'émigration, implantés dans l'industrie textile et le négoce.

La première génération (1870-1890) de villas se distingue par de simples proportions et une parfaite symétrie qui rappelle celle des grandes demeures bourgeoises classiques du centre historique de Barcelonnette. Les riches années 1890-1910 instaurent de nouvelles pratiques architecturales. Les villas deviennent ambitieuses, les modèles se multiplient, les façades s'ornent et les toitures se compliquent. Les architectes dessinent d'imposantes "villas-châteaux" et puisent dans toutes les ressources de l'éclectisme fin de siècle. L'entre-deux guerres marque le déclin des constructions. Les villas moins nombreuses sont aussi plus modestes à l'exception de la villa Bleue édifée en 1931. On recherchera en vain toute référence stylistique à l'architecture néo-coloniale comme à l'architecture mexicaine. Aucun emprunt à l'exotisme. L'unique référence au Mexique réside dans l'appellation choisie de quelques villas : villa *Morelia*, villa *Puebla*, *La Tapatia*, *La Campecina*, *San Carlos*, villa *Anita*.

On ne peut évoquer l'édification des villas de Barcelonnette et Jausiers, sans mentionner celle des tombes monumentales construites dans ces mêmes années, parfois en même temps que la villa. Tous les cimetières de la Vallée sans exception, témoignent de la richesse du patrimoine funéraire ubayen, associant le savoir-faire des tailleurs de pierre et marbriers Piémontais et la diversité des pierres et marbres sculptés. **H. Homps.**



> À lire

Eugène Viollet-le-Duc,
Histoire d'une maison
Paris, 1892

Villas en Ubaye,
retour du Mexique
Images du patrimoine,
n°209, 2002
[ré-édition en cours]

La vallée de l'Ubaye, la Valéia

à la confluence du Dauphiné, de la Provence et du Piémont



Rez-de-chaussée (salle Gens de la Vallée /côté bleu)

La vallée de l'Ubaye – la Valéia comme la nomment ses habitants – est entourée de montagnes culminant à 3000 m et percée de plusieurs cols frontières élevés. À la confluence du Dauphiné, de la Provence et du Piémont, elle bénéficie d'une situation propice à de féconds cousinages. Ouverte sur le monde et aventureuse, elle a une histoire et une culture riches des mobilités des femmes et hommes qui y sont nés, s'y sont implantés venant d'ailleurs, y habitent, la parcourent et en partent plus ou moins longtemps.

■ une vallée de confluences et d'émigrants

Les gens de l'Ubayette allaient jusqu'en Poitou chercher des mulets. Ceux de Maurin se rendaient aux foires de Guillestre (Hautes-Alpes) et recevaient leurs voisins queyrassins de Saint-Véran qui venaient s'approvisionner en semences de seigle. Bien avant l'ouverture de la route en Ubaye, l'émigration saisonnière menait ses marchands jusqu'en Espagne ou en Hollande où ils faisaient commerce de draps de laine et tissus.

Certains allaient « faire berger » en Provence quand d'autres se louaient comme instituteurs : leur fort degré d'instruction est une des raisons de la réussite des Gens de l'Ubaye en tant que migrants et commerçants allant, dès le début du 19^e siècle, aux Amériques (Louisiane, Mexique, Argentine) ouvrir des commerces qui firent la fortune de nombre d'entre eux.



■ éleveurs locaux et transhumance provençale

Au 13^e siècle, l'élevage ovin haut-provençal se développe sous l'effet d'une demande croissante en viande, laine et cuir venant des villes d'Aix, Arles, Salon et Marseille. S'instaure alors une complémentarité entre haut pays et bas pays dont les gens de l'Ubaye vont tirer profit, à commencer par les communautés religieuses.

de basse Provence, passent par le col d'Allos et viennent l'été pâturer les alpages de l'Ubaye qui sont de haute qualité. Au début du 19^e siècle, environ 120 000 moutons transhumants estivent en Ubaye. Une habitude qui se prolonge jusqu'à nos jours.

Les moines bûcherons et bergers de l'ordre de Chalais investissent l'Ubaye à partir de leur abbaye du Laverq. Les paysans éleveurs fauchent le foin jusque dans des prairies hautes situées au-dessus de 1800 mètres.

Spécialisés dans l'élevage du mouton, les bergers de l'Ubaye et ceux des vallées piémontaises voisines ont été nombreux à émigrer en basse Provence pour s'embaucher auprès des « capitalistes » des villes d'Arles, d'Aix et de Salon, propriétaires de gros cheptels qu'ils transhumant dans les Alpes du sud l'été venu. Des centaines de graffitis inscrits sur les murs des bergeries des plaines de Crau et de Camargue témoignent de l'intensité des migrations pastorales entre plaines littorales et montagnes bas-alpines.

De nombreux troupeaux de l'Ubaye vont passer l'hiver au sud, dans des pâturages du Var. À la fin du 14^e siècle, la grande transhumance se développe et dès 1420 les troupeaux provenant



Entrée de la vallée de l'Ubaye avec les Séolanes, sommets emblématiques.
©Charles Bertier
coll. musée de la Vallée, Barcelonnette

Jean-André Bellon
Berger-éleveur (1760-1839)
©coll. musée de la Vallée

Moutons (détail)
©Jean Buzelin



Marché aux moutons à Barcelonnette, 19^e siècle
©Fonds GASSIER - collection musée de la Vallée



Moutons de François-Xavier Lalanne
©T.Bayaud - collection musée de la Vallée



Anne-Claude Rougon et son troupeau - 2016

Gens de l'Ubaye, Gens des voyages

une vallée ouverte sur le monde

■ Marchands, industriels, colporteurs en France et en Europe (15^e-20^e siècle)

Le **commerce textile** est la grande affaire des Ubayens qui exporteront des milliers de pièces de draps de laine fabriqués dans la Vallée. Dès 1405, plusieurs marchands originaires de Barcelonnette sont associés à la boutique Rouge, l'une des plus florissantes boutiques de draps d'Aix. À la fin du 16^e et au début du 17^e siècle, la présence de marchands valétiens,

spécialisés dans la diffusion de marchandises textiles françaises, est attestée entre la Toscane et l'Espagne.

Un siècle plus tard, ils investissent littéralement le Piémont et la côte génoise, avant de se déployer en Provence, en Bourgogne, en Franche-Comté et à Lyon, où ils acheminent aussi les fils de soie moulinés en Ubaye, à Jausiers et à Uvernet.

Les habitants du vallon de Fours choisissent la Flandre orientale (Belgique) et le Sud-Est des Pays-Bas pour colporter leurs marchandises puis ouvrent des boutiques à Breda, Bruges, Anvers, etc. À partir des années 1830, ces réseaux marchands déclinent, puis s'éteignent, au profit des **nouvelles destinations américaines**. Des Ubayens choisissent aussi l'Argentine, le Brésil, le Chili, le Pérou, le Guatemala, les états de l'Ouest des États-Unis, pour émigrer.

Colporteurs de FOURS

© DJM Henry. Recherches sur les antiquités du département des Basses-Alpes, 1818.



Portrait de Pierre ARNAUD dit «Luxembourg»
Appartient à ces Fourniers (habitants de FOURS) partis colporter en Flandre orientale.
Prêt Eric Arnaud

■ Porteurs de curiosités et colporteurs saltimbanques (18^e-1^{ère} moitié 19^e siècle)

À partir des années 1730, une nouvelle migration saisonnière fait son apparition. Des équipes plus ou moins larges comportant à minima un porteur de lanterne magique jouant de la vielle ou de l'orgue portatif et un enfant, ou un jeune homme montrant la marmotte s'en vont animer les places et les rues de nombreuses villes et bourgs de France, d'Italie, d'Espagne, de Suisse, d'Allemagne du Sud, de Belgique ou des Pays-Bas.

À la fin du 18^e siècle, ce sont des centaines d'individus qui quittent la vallée entre les mois d'octobre et avril. À partir des années 1780, les porteurs de curiosités adoptent en masse l'orgue de barbarie, et pour certains acquièrent des animaux plus exotiques que la marmotte, comme Jean-Pierre Jaubert (habitant de Jausiers) qui montre un éléphant durant l'hiver 1801-1802 dans différentes régions de France.



Lanterne magique
Prêt Roger Gonin

Salle Gens de la Vallée
Nouvelle scénographie
Une vallée ouverte sur le monde
© Studio Officina82



Le théâtre d'automates du colporteur-saltimbanque Jean-Pierre JACQUES. Coll. Musée Dauphinois - Département de l'Isère. © M. Molle



Gens du Piémont, d'Italie et du Tessin

Partager la montagne

▮ Rez-de-chaussée (salle des Gens de la Vallée /côté vert)

Ils viennent des hameaux et villages de Chiappera, Acceglio, Elva, San Michele di Prazzo, San Damiano, Macra, Dronero, Caraglio (vallée de la Maira) ; d'Argentera, Bersezio, Pietraporzio, Sambuco, Vinadio, Aisone, Demonte, Rittana, Bernezzo... (vallée de la Stura) ; de Lemma (Rossana) et Valmala (Busca) en vallée de la Varaita ; de Montemале (vallée Grana) ; de Boves, Sanfront, Barge... (province de Cuneo). Ils viennent aussi de Lombardie, de Campanie...

Ils viennent enfin des environs de Lugano (canton du Tessin). Ils ont franchi les cols de Sautron (2685 m), des Monges (2542 m), de Mary ou de Maurin (2641 m), d'Agnel (2744 m) et de Larche (1996 m). De « longues caravanes d'hommes, de femmes et d'enfants » ont bravé le froid, la neige, la tempête, les embuscades... Parmi eux, certains perdirent la vie dans cette longue marche pour émigrer.

■ Voisins et /ou Cousins... avant de devenir des Etrangers

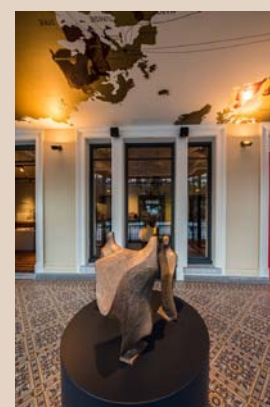
Les habitants des deux versants du col, gens du Piémont et gens de l'Ubaye, partagent la même culture alpine qui repose sur la mobilité, pratiquent la même langue (l'occitan), portent les mêmes patronymes, depuis au moins le 13^e siècle, et entretiennent souvent des liens de parenté. De 1388 à 1713 (Traité d'Utrecht), ils constituent une même communauté d'habitants dépendante des ducs de Savoie devenus rois de Piémont-Sardaigne.

Montagnards et frontaliers, tous parcourent depuis des siècles les sentiers de montagne séparant leurs vallées proches dans des migrations temporaires ou saisonnières : ils sont bergers transhumants, marchands-colporteurs, musiciens ambulants, porteurs de curiosités, sans oublier les journaliers et les domestiques agricoles. *Gens de l'Ubaye* et *Gens du Piémont*, voisins et ou cousins, prennent part aux mêmes fêtes, aux mêmes pèlerinages (*Pèlerinage de saint Ours*).

En Ubaye, comme en Provence, l'arrivée et l'installation des Piémontais ne se fait pas sans heurts et sans rejet de la part des populations autochtones. Des voix s'élèvent pour fustiger « l'élément italien » qui menace la sécurité de l'Ubaye, et qui en cas de guerre, deviendra « un danger sérieux et certain ».

Devant l'exploitation d'une grande partie des petites industries locales par les Piémontais, des voix dénoncent aussi une « invasion prétendue pacifique et commerciale ». Des termes injurieux et xénophobes, *piafo*, *pianto*, *macaroni*, *rital*, qualifient désormais nos voisins et cousins, devenus des étrangers, voire « des envahisseurs ».

À l'aube de la Première Guerre mondiale, l'immigration piémontaise représente, dans certains hameaux de la Vallée, plus de 30% de la population. En 1921, 1274 étrangers résident en Ubaye, parmi lesquels on compte 1225 italiens.



Giuseppe Benedetto Cottolengo (1786-1842)

Descendant de l'ubayen **Joseph Couttolenc**, originaire du hameau du Puy (commune de Saint-Pons) agriculteur l'été et colporteur en tissus l'hiver à BRA (Piémont) où il se fixe. Giuseppe Benedetto Cottolengo, son petit-fils né à Bra en 1786, est ordonné prêtre en 1811. Il fonde à TURIN la **Piccola Casa della Divina Provvidenza**. Béatifié en 1917 puis canonisé en 1934, son œuvre caritative rayonne aujourd'hui dans le monde.



S. G Benedetto Cottolengo, de Saint-Pons à Turin

Article L. surmely, dans la revue *Toute la Vallée*, n°84

Venus de l'autre côté des cols Piémontais et l'Ubaye visuels de la salle verte nouvelle muséographie Studio Officina82
© Manu Molle

■ Venus de l'autre côté des cols, travailler, vivre et se fixer en Ubaye

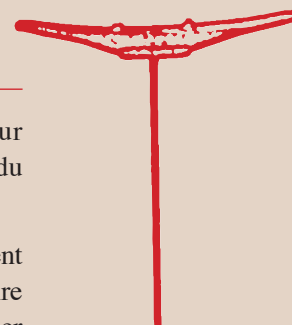
Venus principalement de la Province frontalière de Cuneo, au début du 19^e siècle, et en particulier des vallées voisines, valle Stura di Demonte, valle Maira, valle Grana, valle Varaita, valle Vermenagna et valle Gesso, ces « migrants de proximité » s'embauchent comme faucheurs, journaliers agricoles, bûcherons et, une fois terminée la saison, reprennent la route qui les ramène dans leur foyer. À la fin du siècle, ils deviennent fermiers, cultivateurs et exploitants agricoles et s'implantent en Ubaye.

Appréciés sur les chantiers où ils sont embauchés en tant que maçons, marbriers, tailleurs de pierre, peintres, bûcherons, forgerons, etc., gens du Piémont et du Tessin (canton suisse italo-phonie) construisent routes, fortifications, villas, tombeaux, stations de ski, puis se déclarent comme entrepreneurs de travaux publics.

Les nouveaux arrivants montrent aussi leur habileté dans les secteurs de l'artisanat et du commerce.

Les Piémontais qui émigrent en France rejoignent souvent un proche ou une connaissance originaire du même village, qui peut les héberger et les aider à trouver un travail. Une fois installés en Ubaye, les transalpins cherchent à reconstruire le noyau familial.

Les hommes mariés font venir leurs épouses et leurs enfants, souvent nés quand le père était absent du foyer. Les célibataires, au contraire, rentrent dans la plupart des cas au village natal pour épouser une fille du pays. On se marie aussi entre « Français » et « Italiennes » ou entre « Italiens » et « Françaises ». Après de nombreuses années passées en France, les Piémontais choisissent de devenir Français.



Faucheurs à la faucille « segaire »
© Robert Flamain
Coll. Musée de la Vallée

■ La foire de Barcelonnette ou le marché aux enfants piémontais

« À douze ans je suis allé pour la première fois à Barcelonnette. Une charrette partait de chez nous avec les enfants dedans, nous payions une lire par personne, on nous emmenait jusqu'à Pianche. Puis de Pianche à Barcelonnette nous allions à pied. À Barcelonnette, au mois d'avril, il y avait chaque jeudi le marché aux enfants. Il y avait toujours trois ou quatre cents enfants, garçons et filles, qui se louaient. À dix heures du matin le marché était déjà désert, tous étaient loués. La première année, du troisième jeudi

d'avril jusqu'à la saint Martin, j'ai gagné cent vingt-cinq francs. Ensuite, j'ai commencé à aller du côté de Grasse, l'hiver, cinquante sous pour ramasser les olives. Notre travail était en France ou en Amérique. Ici, il n'y avait pas moyen de gagner une lire par jour. »

Témoignage de Pietro Bruno, moyenne vallée de la Stura, né en 1896, paysan, recueilli le 2 juin 1973 par l'écrivain et résistant italien Nuto Revelli.



Famille FIORANCI O
Famille BRUNA-DEMARIA
Couple Geneviève et André
MEYRAN-BERNARDI
© Lorenzo DELFINO
Coll. Musée de la Vallée



COUSINS DU PIÉMONT

Famille BAGNIS
© Lorenzo DELFINO

Série de portraits réalisés dans le cadre de la commande photographique EX PATRIA

(une des actions du projet Alcotra-MigrAction, 2016-2020)

> À lire

La Via dei Migranti. Les Piémontais et l'Ubaye - Toute la Vallée TLV N°84
Sabença de la Valéia, 2019
Nuto Revelli, Le monde des Vaincus
Edition F. Maspero, 1980

Âge du fer

La donation Gleize, un petit trésor archéologique

► Rez-de-chaussée (salle archéologie)

La donation Gleize appartient à cette belle série de découvertes qui marqueront la longue histoire de la collection publique de Barcelonnette, et plus largement, celle de la recherche archéologique en Ubaye. Des rencontres inattendues sont à l'origine de cette découverte inespérée.

Le 11 avril 2010 : Jeanine Bourvéau-Ravoux, fondatrice de l'association du Patrimoine du pays de Forcalquier, passionnée (et licenciée) d'archéologie, qui connaît l'Ubaye depuis l'enfance, se présente à l'accueil du musée de la Vallée à la recherche d'informations sur le docteur Antoine Ollivier. Elle vient, dit-elle, de faire une découverte importante dont elle souhaite pour l'instant conserver le secret.

Le 28 octobre 2011 : Élisabeth Fossati étudiante en Master 2 d'Archéologie (Université de Provence), vient au musée en quête d'informations sur le docteur Ollivier. Cette nouvelle recherche sur l'archéologue amateur originaire de Saint-Ours attise notre curiosité et nous cherchons à en savoir plus... La surprise est totale lorsque l'étudiante sort de son sac, cinq épingles à tête et deux bracelets en bronze ainsi qu'une série d'étiquettes manuscrites signées du docteur Ollivier ! C'est en travaillant pour le compte d'un particulier qu'Élisabeth Fossati a découvert l'existence d'une collection de pièces archéologiques dont elle tente d'identifier la source...

Le récolement des collections archéologiques du musée est en cours avec le soutien des ingénieurs du Service régional de l'Archéologie, Nicolas Rouzeau et Pascal Marrou, épaulés sur place par Gilles Perdreau. Aucun d'entre-nous ne pouvait alors espérer retrouver la trace de la collection du docteur Ollivier, perdue de vue depuis 70 ans !

Le 18 novembre 2011 : nous recevons à Barcelonnette le docteur Jean Denis Gleize, propriétaire des pièces archéologiques. Il nous relate sa rencontre avec ces objets découverts chez un antiquaire de Marseille, et comment, il fut séduit par une fibule placée dans une vitrine...

Le 27 juillet 2012, à Marseille, le docteur Gleize exprima son souhait de voir conserver sa collection dans un musée, et à Barcelonnette, puisque, confia-t-il, «une partie de ces objets ont été découverts dans votre belle vallée ». Dans une lettre datée du 15 octobre 2012 : le docteur Gleize fait don de sa collection à la ville de Barcelonnette.

Quelques semaines plus tôt, Jeanine Bourvéau nous faisait partager sa découverte réalisée aux archives départementales des Alpes de Haute-Provence : une série de photographies inédites de la collection du docteur Antoine Ollivier prises en 1890 par un bourgeois aisé de Sisteron : Saint-Marcel Eysseric.



Le gaulois. © Cliché Saint Marcel Eysseric, 1890.

Collection Ollivier (détail). © Cliché Saint Marcel Eysseric, 1890.

Les photographies inédites de Saint-Marcel Eysseric (1831-1915)

Les photographies découvertes par Jeanine Bourvéau-Ravoux se révèlent particulièrement importantes pour identifier les pièces de la collection Ollivier. Parmi les dix-sept clichés « le premier représente un mannequin habillé de peaux de bêtes et paré d'une quarantaine d'objets assemblés de façon hétéroclite. Les seize autres clichés représentent des panneaux, quelquefois ceints d'une bordure décorée, sur lesquels sont épinglées plusieurs pièces archéologiques de bronze. Ils portent la signature d'Eysseric » (Jeanine Bourvéau-Ravoux).

Né à Sisteron (Basses-Alpes), Numa François Saint-Marcel Eysseric sera juge d'instruction ; à partir de 1875, il se consacre à des travaux d'historien, de généalogiste... et de photographe. En 1890, Eysseric réalise les photographies de la collection d'objets archéologiques réunis par le docteur Antoine Ollivier ; tous deux grands collectionneurs et membres de la Société Scientifique et Littéraire des Basses-Alpes créée à Digne en 1878.



■ Du docteur Antoine Ollivier (1823-1905) ...

Natif de Saint-Ours (Ubayette, vallée de Barcelonnette), Antoine Ollivier sera médecin, d'abord à Barcelonnette (1857-1869), puis à Digne où il s'installe, jusqu'à sa mort. De 1865 à 1869, le docteur Antoine Ollivier, qui précède en Ubaye un autre archéologue amateur, le notaire François Arnaud (1843-1908), entreprend pas moins de cinq fouilles qu'il a soigneusement décrites dans son ouvrage intitulé *Vallée de Barcelonnette. Simple relation sur quelques monuments celtiques découverts dans cette vallée (1880-1883)*.

Cet homme de terrain a été un grand collectionneur ; recueillant le mobilier métallique en provenance des sépultures fouillées mais aussi amassant au fil des années un monnayage de pièces trouvées en Ubaye.

Vendue et dispersée en 1943 par ses héritiers, la seule trace de sa grande collection se trouvait dans le catalogue de vente conservé à la Bibliothèque nationale (Delphine Isoardi). Des pièces ont été acquises par le *Musée des Antiquités Nationales* (Man). Dans son mémoire de l'École du Louvre, daté de 1985, Madeleine Sabatier avait recueilli toutes les informations possibles sur les sites fouillés par le docteur Ollivier, mais n'avait jamais pu trouver d'illustrations pour la majorité des pièces de la collection Ollivier, d'où l'importance capitale et inespérée de la double découverte des photographies de Saint-Marcel Eysseric et des bronzes du docteur Jean-Denis Gleize.



Antoine Ollivier

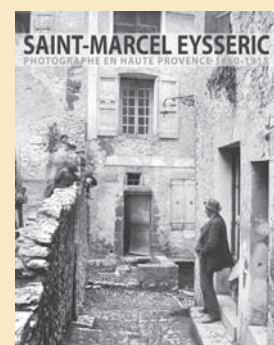
■ ... au docteur Jean-Denis Gleize (1930-2014)

Né à Limoux (Aude), Jean-Denis Gleize est psychiatre ; fondateur-président de trois centres dédiés à la prise en soins des troubles spécifiques de l'avancée dans l'âge. C'est un érudit, sensible à l'histoire et amateur de belles œuvres ; il apprécie les demeures à caractère patrimonial et collectionne la peinture, les arts décoratifs et l'archéologie. La donation Jean-Denis Gleize

comprend 82 pièces (essentiellement des bronzes), parmi lesquelles, on compte : 4 pointes de flèches, 11 haches, 5 épingles, 14 fibules, 8 bracelets, 5 brassards, 2 statuette d'Héraklès... Seuls les 5 brassards, certaines haches et fibules et quelques bracelets sont attribués de façon certaine à l'ancienne collection Ollivier. L'exposition présente la totalité de la donation Gleize, accompagnée des 17 photographies inédites de la collection Ollivier signées Saint-Marcel Eysseric.



Jean-Denis Gleize



> À lire

La donation Gleize, un petit trésor archéologique.
Musée de la Vallée, Barcelonnette (Dépliant)
Saint-Marcel Eysseric, photographe en haute Provence (1860-1915),
Jean-Christophe Labadie [dir.], Digne-les-Bains, archives départementales des Alpes-de-Haute-Provence, 2012, 192 p.

De l'Ubaye aux rives du Mississippi

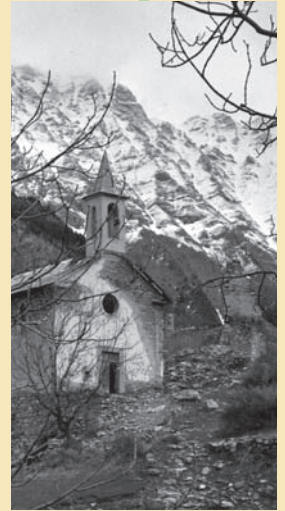
Les Barcelonnettes commerçants-plantateurs de Louisiane

1^{er} étage (texte Jean-Claude Hippolyte)

Beaucoup moins médiatisés que les Barcelonnettes au Mexique, les Barcelonnettes du Mississippi ont dès la première moitié du 19^e siècle donné naissance à une émigration d'au moins soixante personnes qui se sont installées le long du fleuve, essentiellement sur les paroisses de *Saint-John-the-Baptist* (anciennement Saint-Jean-Baptiste) et de Saint-James (anciennement Saint-Jacques), toutes deux situées au cœur de la célèbre route touristique des plantations de Louisiane. C'est là, une cinquantaine de kilomètres en amont de la Nouvelle Orléans, que résident les descendants des émigrants Aubert, Caire, Teissier et Reynaud, de l'Ubac de Jausiers ; Jaubert, Audiffred, Tiran et Maurin des Sanières ; Proal des Davis ; Graugnard,

Rayne et Jauffred du Villard de Faucon ; et autres Brès, Blanc, Collomb, Desdier, Donnadiou, Gariel, Jaubert, Jaume, Laugier, Manuel, Martel, Richaud, Ricaud, Tiran et Garcin, dans la grande majorité originaires de la commune de Jausiers, « la pépinière de ces patients et laborieux commerçants qui ont couvert le Mexique de leurs florissantes Maisons » (François Arnaud).

Colporteurs le long du grand fleuve, «marchands paquets» comme on les appelle en Louisiane, les premiers Barcelonnettes du Mississippi ont exercé le même métier pratiqué dans leur village natal. Parce qu'ils ont osé concurrencer les grandes plantations qui détenaient le monopole de la distribution commerciale le long du fleuve, les « paysans colporteurs » de l'Ubaye sont devenus les «commerçants planteurs» du Mississippi. L'ascension sociale respectait un schéma immuable : d'abord colporteur ou employé de magasin le long du fleuve, avant de fonder son propre magasin, puis d'acheter une plantation de canne à sucre. Devenus propriétaires d'un domaine agricole, les émigrants accédaient au statut social de planteurs et s'assuraient une source de revenus pérenne, définitivement installés dans leur nouvelle vie. En effet, à la différence des émigrants au Mexique, les Barcelonnettes des rives du Mississippi portaient sans arrière-pensée de retour en Ubaye.



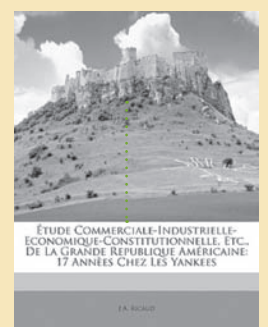
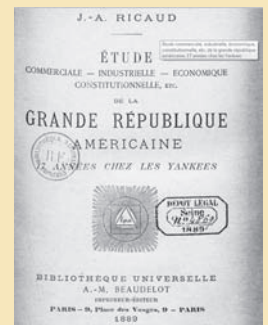
Église du hameau d'Ubac en 1950 (avant que le clocher ne s'effondre), terre natale de nombreux émigrants à destination de la Louisiane.



Magasin Caire, St John the Baptist, Louisiane (USA), restauré en 2006.

Magasin Sydney-Caire.

Plantation Jeannot en 1959. Louisiane (USA).



La grande République Américaine, 1889 par Jean-Antoine RICAUD (1837-1893)



Jean-Louis Aubert, le premier, fit construire en 1855 un magasin en dur (briques) à deux étages résistant aux caprices du fleuve, face au premier bac en amont de la zone urbaine Nouvelle-Orléans Jefferson, au coeur administratif de la paroisse Saint-Jean-Baptiste et à côté de l'église historique. Revendu cinq ans plus tard à son cousin de l'Ubaye Jean-Baptiste Caire, ce magasin qui porte en fronton le nom *E.J. Caire & C^{ie}*, est aujourd'hui inscrit au registre national des places historiques américaines, considéré comme « *un exemple extrêmement rare de magasin rural ante-bellum* » (d'avant la guerre de Sécession). Ce commerce

est à l'origine de l'immigration de nombre d'ubayens venus s'installer à Saint-Jean-Baptiste et Saint-Jacques. De façon générale, tous les migrants ubayens du Mississippi essayeront de créer leur propre magasin de « marchandises sèches » (*dry-goods*). En 1897, R.J. Caire a fait construire un second magasin, à côté de celui en briques qu'il a converti en entrepôt. Ce fils de Jean-Baptiste Caire sera même en 1928 candidat à la fonction de gouverneur de l'État de Louisiane.

La famille Caire a exercé, sur ces deux magasins, une gestion commerciale exceptionnelle durant 125 ans.



Établissements Graugnard,
Plantation et sucrerie de Terres-Hautes.

Une émigration familiale

La caractéristique principale de l'émigration ubayenne vers les rives du Mississippi est qu'il s'agit d'une émigration essentiellement familiale. Une fois installés, les pionniers ont fait venir d'autres personnes pour les seconder, mais ils s'agissaient généralement de parents. Ce choix leur permettait de recréer en Louisiane un cercle familial, comme le montre la lettre de Pierre Aubert invitant sa belle-soeur à le rejoindre en Louisiane : « *je vous le répète encore une fois, ici nous serions tous en famille* ». À la différence du Mexique, le mécanisme d'émigration vers la Louisiane n'a pas atteint le stade d'ouverture à toute la communauté ubayenne. En contrepartie, ce caractère familial a permis au phénomène migratoire louisianais de perdurer jusqu'en 1927 en détournant des jeunes de l'hémorragie ubayenne contemporaine vers le Mexique.

Deux « familles » principales ont émigré vers les paroisses du fleuve : les Aubert-Caire-Teissier..., et les Jaubert-Manuel-Maurin. Mais les témoins de la vie comme les registres de mariages montrent que les différentes familles originaires de l'Ubaye étaient proches. Par exemple Jean-Baptiste Caire et Firmin Reynaud sont témoins au mariage d'Alphonse Desdier (de Lans) avec Élisabeth Jaume en 1859 à Donaldsonville.

Autres caractéristiques de cette émigration familiale, les Barcelonnètes partiront souvent en fratrie, et à partir de 1866 on verra arriver des migrants très jeunes (moins de 16 ans). Au tournant du siècle on verra même des Barcelonnètes de Louisiane profiter de leur voyage en France pour ramener des enfants de l'Ubaye et les « sortir de leur misère ». Parmi les plus jeunes migrants on trouve Marie Graugnard, 9 ans, qui est amenée par son cousin Damien Garugnard du Villard de Faucon. Embarquée au Havre, elle arrive à Ellis-Island en 1895 sur «La Gascogne» et sera adoptée par un frère de Damien, Léon Graugnard. On trouve aussi à 11 ans, Fernand Donnadiou de la Chalanette. Il sera adopté en Louisiane par son oncle François Proal, qui avec Baptistine Jaubert, sont sans enfant. Pour son voyage il est accompagné par un autre oncle, Jean Proal. Il a embarqué au Havre et arrive le 1^{er} novembre 1921 à Ellis-Island à bord du «Rochambeau». **JCHP**

DE L'UBAYE
AUX RIVES DU MISSISSIPPI
Les Barcelonnètes
commerçants-plantiers
de Louisiane

Jean-Claude Hippolyte-Piolle



Barcelonnette



> À lire

Jean-Claude Hippolyte-Piolle, *De l'Ubaye aux rives du Mississippi* - Sabença de la Valéia, 2006

Jean-Claude Hippolyte-Piolle, *Jay Schexnaydre, Les Barcelonnètes commerçants-plantiers de Louisiane* - in *Les Barcelonnètes au Mexique* - 2014

Voyage aux Amériques

histoire & patrimoine de l'émigration ubayenne (Mexique, Louisiane, Argentine, Chili)

1^{er} étage

Ouverte depuis toujours au commerce et aux échanges, l'économie de la Vallée a longtemps reposé sur l'activité textile associant manufactures de laine et filatures de soie. Les habitants de l'Ubaye, formés très tôt à "l'art d'être marchand", quittaient la Vallée pour aller vendre leur production de draps et de soieries en Provence, en Dauphiné, en Piémont.

Au milieu du 19^e siècle, l'émigration définitive remplace l'émigration saisonnière et conduit les entrepreneurs de la Vallée jusqu'en Amérique, d'abord en Louisiane au souvenir français, puis au Mexique où Jacques Arnaud (1781-1828) installe vers 1818-1820 un magasin de tissus associé à ses frères Dominique et Marc-Antoine, ouvrant ainsi la voie aux "soyeux du Mexique".

Du commerce à l'industrie (1870 - 1910)

C'est au cœur de la capitale du Mexique, que choisissent de s'implanter les premiers commerces de tissus, « cajones de ropa », alignés les uns sur les autres. Au nombre de 46 en 1846 (dont 20 magasins pour le seul district fédéral de Mexico), ils représentent plus de 110 établissements 40 ans plus tard en 1886, implantés dans les principaux centres urbains : à Puebla, Morelia, Guadalajara, Durango, Tampico...

Sous la longue présidence de Porfirio Diaz (1877-1911), les entrepreneurs barcelonnettes deviennent « l'interlocuteur préférentiel du gouvernement mexicain » (Jean Meyer), et prennent une part active à l'industrialisation et à la modernisation du pays.

Dessinés par des architectes français, de nouveaux établissements copiés sur les modèles parisiens du Bon Marché et de La Samaritaine adoptent tous « une architecture on ne peut plus post-haussmanienne de dômes et de grands combles

cintrés dont la protubérance accentue la majesté des volumes, silhouettés à chaque carrefour » (François Loyer). Le maître verrier nancéen Jacques Gruber signe les imposantes verrières des grands magasins *El Palacio de Hierro* (1891) et du *Centro Mercantil* (1896), aujourd'hui transformé en grand hôtel de la ville de Mexico.

Soucieux de maîtriser aussi la production, les négociants barcelonnettes fondent d'importantes compagnies (*C^{ie} Industrielle d'Orizaba* et *C^{ie} Industrielle Veracruzanna*), à la tête de nombreuses fabriques de filatures, tissage et impression du coton dont les plus importantes sont implantées dans la vallée de *Rio Blanco* (État de Veracruz). La banque attire les entrepreneurs barcelonnettes qui prennent d'importantes participations dans toutes les banques du pays et détiennent le monopole de l'émission des billets. (Patrice Gouy)



Raymond Bonnet, voyageur de commerce au Mexique en 1929
Raymond Bonnet en 2003 à Mexico, montrant sa tenue de voyageur de commerce, aujourd'hui dans les collections du musée.

Personnel du Puerto de Liverpool, 1906 © G. Kahlo



“ On n'a qu'à leur ouvrir la porte, leur laisser le chemin libre et leur montrer la pomme au bout du monde, ils y courent et ils y mordent ”

Pascalis, prieur de Molanès, 1689

El Palacio de Hierro. Mexico, 1891
Coll. Musée de la Vallée

El Palacio de Hierro. Mexico, 2004. © HH

■ De la révolution à l'intégration (1911-1950)

Les Ba
au

Cette réussite économique ne saurait masquer la dure réalité quotidienne des émigrants, employés et ouvriers. Les tout premiers mouvements de contestation éclatent en janvier 1907, à l'intérieur de la fabrique de *Rio Blanco* fondée par les barcelonnettes (...). Sept ans plus tard, à l'aube du conflit mondial, les barcelonnettes se mobilisent et se portent volontaires. À leur côté des mexicains aussi tomberont pour la France. Les années post-révolution marquent une rupture et modifient les règles alors favorables aux investisseurs étrangers : lois sur la restriction de l'émigration, limitation du personnel étranger etc.

Une dernière vague d'émigrants rejoint le Mexique dans les années 1950, ils ne sont plus qu'une dizaine dans les années 1960. Les barcelonnettes sont de plus en plus intégrés et les retours définitifs dans la Vallée deviennent de plus en plus rares.

Aujourd'hui, le nombre de descendants barcelonnettes implantés au Mexique, estimé entre 20000 et 50000, dépasse largement le nombre des habitants de la Vallée : 7500. Chaque année, de nombreux américains et mexicains, tous originaires de l'Ubaye, découvrent la terre de leurs ancêtres.

Désormais, deux musées, consacrés à l'histoire des entrepreneurs barcelonnettes, témoignent d'une histoire commune à la vallée de l'Ubaye et au Mexique : le *Musée de la Vallée* à Barcelonnette ouvert en 1988, et le nouveau *Museo Comunitario* à Ciudad Mendoza, inauguré en avril 2001.

Fondée en 2003 à Mexico par Geneviève Suberville, l'Association *Racines Françaises au Mexique* [RFM] regroupe les membres de la communauté mexicaine issue de l'émigration française.



> À lire

Les Barcelonnettes au Mexique, Récits, recherches et témoignages. Sabença de la Valèia, 2014

L'aventure architecturale des émigrants barcelonnettes, France-Mexique (1860-1960) H. Homps [dir.] SOMOGY éditions d'ART, 2013

Les Barcelonnettes à Puebla, Leticia Gamboa. Sabença de la Valèia, 2004

Un grand patron barcelonnette au Mexique, Joseph Ollivier, Jean-Louis d'Anglade. Sabença de la Valèia, 2011



Magasin *Liverpool*, León (État de León), Mexique, 2010. ©HH

Usine *Rio Blanco*, vallée d'Orizaba, État de Veracruz Mexique, Coll. Musée de la Vallée



Émile Chabrand (1843-1893)

Émigrant, voyageur, naturaliste, collectionneur...

1^{er} étage nord

Négociant, préparateur naturaliste, collectionneur, voyageur, auteur, inventeur, photographe, de toutes ces identités, Émile Chabrand n'en revendique qu'une, celle de « préparateur naturaliste ». Fils d'un douanier de Larche embarqué comme mousse à l'âge de 13 ans pour Buenos Aires, plus tard installé au Mexique comme négociant, d'où il revient fortune faite en 1881, Émile Chabrand est un personnage éclectique, imprévisible et secret. De l'émigrant implanté au Mexique pendant 18 ans (1863-1881), à Mexico puis à Cuernavaca où il s'installe pour des raisons de santé, on ignore presque tout. On ne connaîtra ni le nom de l'enseigne du magasin pour lequel il travaille, ni le nom de ses associés. Celui que l'on appelle « don Emilio » et qui se sent chez lui au Mexique

se considère comme un « vieux Mexicain », reste très discret sur son propre itinéraire, préférant évoquer dans son récit de voyage, publié en 1892 et couronné par le prix *Montyon* de l'Académie française, « un de ces départs vers 1847 ou 1850, quand les chances étaient plus hasardeuses, quand les difficultés de communications faisaient le voyage plus pénible et aussi plus pittoresque ». Retiré des affaires en, Émile Chabrand entreprend à Barcelonnette la construction d'une jolie « bâtisse » dessinée par l'architecte lyonnais Aldolphe Coquet, ainsi que d'un musée, destiné à accueillir la collection de l'abbé Caire, « l'ornithologiste distingué des Sanières », qu'il vient tout juste d'acquérir, et les *objets divers* rapportés de son tour du monde (1882-1883).

Musée ou cabinet de curiosités ?

Le noyau « primitif » était constitué par la collection de l'abbé Caire, dit l'abbé aux oiseaux, acquise en 1881. La collection comportait « à peu près tous les spécimens d'oiseaux d'Europe, et sa grande valeur résidait surtout dans le fait que chacun des oiseaux figurait en compagnie de sa compagne, de son nid et d'une couvée entière ». Il y avait aussi des oiseaux exotiques, des mammifères (poissons, reptiles, squelettes divers) et une collection de fossiles, de coquillages et de minéraux. Dans son inventaire consacré aux collections privées à Barcelonnette et daté de 1903, le notaire François Arnaud (1843-1908) mentionne encore « 33 divinités diverses, 27 armes diverses dont une armure complète de daimio japonais, 197 pièces diverses à l'usage de divers peuples, une collection de fruits et quelques médailles et monnaies » et précise que « ces trois dernières collections proviennent surtout du Mexique et de l'Asie Orientale ».⁽¹⁾



Selle garnie (État de Puebla)....
Collection Émile Chabrand,
Musée de la Vallée, Barcelonnette



...Villa Chabrand à Barcelonnette, 2009.



Une partie de la collection
d'œufs avant inventaire.
Coll. Musée de la Vallée



Émile Chabrand posant en
costume de mandarin.
Coll. Musée de la Vallée

■ Voyage autour du monde en 324 jours (1882 - 1883)

À la rencontre des cultures du monde

Émile Chabrand décide de faire en solitaire le tour du monde. Ce voyage qui débute en septembre 1882 et se termine 324 jours plus tard, en 1883, est un prétexte pour l'ancien émigrant pour retourner au Mexique, "pays aimé". Émile Chabrand part en observateur, à la rencontre des choses et des gens, désireux de comprendre les moeurs et coutumes, de rentrer véritablement dans la vie de la rue qu'il arpente en infatigable piéton. "C'est l'homme encore qui est pour l'homme le spectacle le plus attachant, le sujet d'observation le plus divers". (Émile Chabrand).

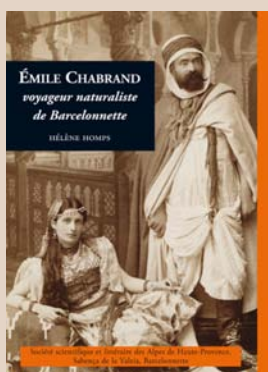
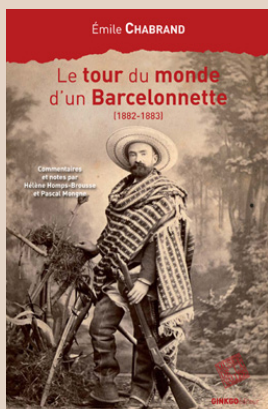
S'il consacre la moitié de son itinéraire à la découverte du Mexique, Émile Chabrand voyage en *Inde, Birmanie, Chine, Japon et termine par les États-Unis. Il passe tour à tour par Bombay, Delhi, Agra (séduit par le Taj-Mahal), Bénarès, Calcutta, Rangoon, Malacca, Singapore, Hong-Kong, Canton, Nagasaki, Kobé-Hiogo, Osaka, Nora, Kioto, Yokohama, Tokyo, San-Francisco, Veracruz, Mexico, Cuernavaca, Yautapec, Puebla, Guanajuato, Léon, San Luis Potosi, Monterrey, San Antonio Texas, Salt-Lake City, Chicago, Le Niagara, New York.*



Émile Chabrand en costume traditionnel japonais. Coll. Musée de la Vallée, Barcelonnette.

Émile Chabrand en costume arabe. Coll. Musée de la Vallée, Barcelonnette.

Salle Émile Chabrand à la Sapinière (1^{er} étage).



> À lire

Le tour du monde d'un Barcelonnète (1882-1883)
Émile Chabrand, Ginkgo / Sabença de la Valéia, 2015

Émile Chabrand, voyageur naturaliste de Barcelonnette
Hélène Homps. Chroniques de Haute Provence, N°363. Printemps 2010

Émile Chabrand, "de Barcelonnette au Mexique"

Descente dans le cratère du Popocatepetl

"Le gouffre s'ouvre béant à vos pieds, immense entonnoir aux parois presque verticales d'où montent, avec des sifflements et des bruits sinistres, de hautes colonnes de vapeur sulfureuses. C'est d'une sauvage et horrible grandeur, et tout le panorama contemplé dès lors, de ce bord d'un abîme, prend un aspect véritablement surhumain. Le cratère du Popocatepetl, en forme de cirque taillé dans des murailles basaltiques, striées de rouge, de noir et de jaune, large de 8 à 900 mètres dans son plus grand diamètre, profond de 280 mètres environ, a une circonférence de 3000 mètres. ses dimensions prodigieuses épouvantent le regard. Avec ses âcres fumées, ses souffles de forges, tout le fracas répercuté par les parois sonores, c'est bien comme on l'appelle ici, une Bouche d'Enfer."

[...] "Mon tour est venu. Je me place sous la poulie en tournant le dos au précipice vers lequel je marche à reculons. Je mets d'abord un pied dans le trou, puis l'autre et je crie aux Indiens de lâcher la corde. Mes quatre-vingt kilogrammes font serrer les nœuds coulants et je disparaîs tout à coup sous le banc de scories qui surplombe. Ce vide sous les pieds, c'est une singulière sensation ! Les vapeurs sulfureuses qui montent de toutes parts me piquent les paupières, je ferme les yeux ; j'oublie le bâton, et me voila tournant et ballottant au risque de laisser quelques morceaux de ma personne accrochés à la pointe des rochers."

Le tour du monde d'un Barcelonnète [1882-1883] (extrait)

Les collections américaines

Art populaire du Mexique

1^{er} étage sud

Art populaire du Mexique

Les acteurs de l'émigration ont été les premiers à "collectionner" les objets de l'autre culture, qu'il s'agisse de statuaire aztèque, d'art populaire, d'art colonial ou encore d'art moderne mexicain.

Émile Chabrand (1843-1893) sera le premier d'entre eux, suivi par Gustave Bellon (1877-1960), le collec-

tionneur franco-belge Auguste Génin (1862-1931), étroitement lié à la communauté des entrepreneurs ubayens au Mexique, et qui sera l'un des grands donateurs du *musée de l'Homme* à Paris (aujourd'hui Musée du quai Branly).

Le rôle fondateur du sénateur André Honorat (1868-1950)

Personnalité publique originaire de la vallée de Barcelonnette par sa mère, Marie Berthe Ollivier, André Honorat joue un rôle déterminant dans la constitution des collections Américaines du futur Musée de la Vallée.

En 1922, André Honorat fait un premier voyage au Mexique à la rencontre de ses compatriotes émigrés. Sur les traces de son aîné et ami Émile Chabrand, André Honorat se montre attentif à l'expression

artistique populaire mexicaine et rapporte à son tour des objets et pièces ethnographiques destinées au futur *musée mexicain de Barcelonnette*. De leur côté, les émigrants ubayens désireux d'apporter leur contribution, confient au sénateur des tableaux religieux représentatifs de la période coloniale, pour être déposés dans l'église paroissiale de Barcelonnette et servir de point de départ à la constitution d'une collection de souvenirs mexicains.

1952, la donation de la Chambre de commerce française du Mexique

Présidée par l'ubayen Émile Spitalier, la *chambre de commerce française du Mexique* adresse en janvier 1952 à la ville de Barcelonnette, un ensemble de pièces archéologiques, photographies et curiosités du folklore mexicain destinées au musée mexicain en cours de gestation. 78 objets, moulages et pièces textiles ainsi que 33 photographies noir et blanc célébrant le patrimoine archéologique monumental

du Mexique ancien viennent enrichir les collections Américaines de Barcelonnette, initiées en 1882 par l'émigrant-collectionneur Émile Chabrand et soutenues par le sénateur André Honorat jusqu'à sa mort en 1950. Parmi les moulages représentant les divinités du monde aztèque (dont les originaux sont conservés au *musée national d'Anthropologie de Mexico*), on identifie *Xilonen*, la Déesse du jeune maïs.



Têtes de figurines anthropomorphes. Teotihuacan

Masque de jaguar *tecuaní*. Guerrero

Xiuhtecutli, culture aztèque, divinité liée au feu.

© Jean Bernard



Catrina, gouache sur papier. Alfredo Vilchis, 1999.

Coll. Musée de la Vallée

Indiens du Sonora, 1883. Fonds Chabrand

Coll. Musée de la Vallée © Jean Bernard



Deux fauteuils *equipal*. Coll. Musée de la Vallée © Jean Bernard

■ 1976, la donation du gouvernement mexicain à la ville de Barcelonnette

Mais la plus importante donation intervient dans les années 70, lorsque le gouvernement mexicain décide d'offrir à la ville de Barcelonnette qui le sollicite, la totalité des pièces constituant l'exposition itinérante d'art populaire mexicain envoyée en France en 1973 et dont la toute première étape a lieu au musée national des Arts et Traditions Populaires (MNATP) à Paris. L'exposition réunit quelques 174 pièces associant textiles, céramiques, laques, métaux,

papers et cartons, vannerie en provenance de douze États de la République fédérative des États Unis du Mexique. Avec cette donation, les collections Américaines présentées à Barcelonnette offrent un panorama des principaux centres de production d'art populaire (*Oaxaca, Puebla, Sonora, Michoacan, Guerrero, México, Jalisco, Nayarit, Chiapas, Veracruz, Guanajuato*, etc.) et des principales techniques artisanales.

■ 2007, la donation Claude et Guy Stresser-Péan (Mexico, DF)

Fondateur-directeur de la Mission archéologique et ethnologique française au Mexique en 1960, Guy Stresser Péan et son épouse Claude ont dirigé de nombreuses missions et publié d'importants articles et textes sur la culture indigène ancienne et contemporaine du Mexique. Généreux donateurs du *musée de l'Homme*, aujourd'hui *musée du quai Branly* à Paris, le couple d'archéologues et ethnologues français, a souhaité faire don au Musée de la Vallée à Barcelonnette d'un ensemble de pièces ethnologiques

collectées par leurs soins dans les années 1970. Il s'agit principalement de poteries provenant de la communauté indigène, typiquement *huastèque* de *Chililico* (État de Hidalgo). À cet ensemble, viennent s'ajouter des figurines en papier et écorce découpés provenant de *San Pablito* (État de Puebla) et ayant appartenu à Irgard Weitlaner Johnson. Cette nouvelle donation vient enrichir le fonds ethnographique dédié à la culture mexicaine à Barcelonnette.



Céramiques vernissées de Tzintzuntzan, Michoacán, Mexique. © Jean Bernard



Jouets en papier mâché.
Donation du gouvernement mexicain, 1976
Statuette en pierre volcanique, Mexique.
© Jean Bernard



Bergères et leur troupeau, Mexique. Bractées de maïs.
© Jean Bernard



Céramiques zoomorphes et pots en terre cuite. Donation Claude et Guy Stresser-Péan. Mexico, 2007.
© Thierry Bayaud

Céramiques de *Barro negro* non polies. San Bartolo Coyotepec (Oaxaca).
© Jean Bernard



> À lire

1000 petits chefs-d'œuvre du Mexique, La collection du musée de la Vallée à Barcelonnette. Hélène Homps [dir.] Edition française et espagnol. Co-édition Musée de la Vallée, Editions d'ART SOMOGY Paris, 2006

Jean Caire et Marie Tonoir

une communauté de vie et de peinture

► Salle Beaux-Arts, 2^e étage nord

Jean Caire et Marie Tonoir appartiennent à cette communauté d'artistes peintres de la III^e République, associant hommes et femmes parmi lesquels figurent de nombreux couples d'artistes : Virginie Breton et Adrien Demont, Pauline Croisette et Carolus-Duran, Victoria Dubourg et Henri Fantin-Latour, Joséphine Fesser et Johan Barthold Jongkind...

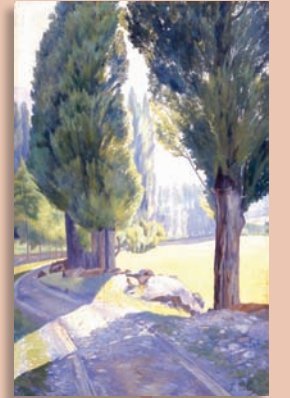
Issus de la province française - le monde des soyeux pour Marie Tonoir (Lyon) - le monde du commerce pour Jean Caire (Les Davis - Jausiers), tous deux ont partagé les mêmes années d'apprentissage, à Lyon, puis à Paris, élèves des peintres Lefebvre et Benjamin Constant, au sein de la célèbre académie Julian.

Sensibles au prestige du Salon, ils ont participé aux Salons annuels en province (à Lyon) et à Paris (Salon

des Artistes Français) et répondu à l'appel de l'Orient, intact en cette fin de siècle (séjours en Tunisie et en Algérie), sur les traces de Delacroix, Fromentin...

Jean Caire (1855-1935) choisit de faire connaître son Ubaye natale, traitant principalement du paysage. Son approche est essentiellement topographique et se nourrit de la connaissance familière des lieux. Curieusement, Jean Caire évacue toute représentation humaine de la vie paysanne.

À l'inverse, **Marie Caire-Tonoir (1860-1934)** s'intéresse exclusivement à la représentation de la figure humaine, s'essayant tour à tour au nu, au portrait, et à la scène de genre. L'artiste lyonnaise découvre en Ubaye les *paysans* au travail et adopte une écriture naturaliste.



■ Jean Caire, Marie Tonoir & leur temps

De l'atelier à la peinture en plein air

Lorsque Jean Caire et Marie Tonoir débutent une carrière d'artistes peintres, dans les fructueuses années 1880, les chantres du réalisme et du naturalisme viennent tout juste de disparaître : Millet, Courbet et Corot en 1875, Diaz en 1876, Daubigny en 1878...

Tournant définitivement le dos à une nature idéalisée, abandonnant les paysages héroïques ou historiques composés en atelier, les peintres célèbrent leur pays natal, multiplient les représentations de la vie rurale qui devient la nouvelle peinture d'histoire de la III^e République, baptisée la République des paysans.

Peintres académiques et peintres avant-gardistes recherchant le contact direct avec la nature, ils tirent leurs sujets de la vie quotidienne. *"Au fur et à mesure, paraissent des figures, en pied, habillées à la mode du jour et peints en plein air, des scènes mondaines ou populaires, notre vie intime"*.

Émile Zola (*Mon Salon*)

Double autoportrait au bord de la mer.
Huile sur toile. Jean Caire. Coll. Privée

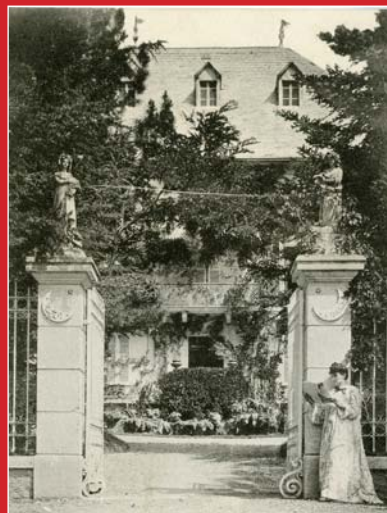
Une famille aux champs.

Huile sur toile. Marie Caire, 1890. Coll. Musée de la Vallée

Salle Beaux Arts à la Sapinière.
© Claude Gouron

Les peupliers, le Plan de Barcelonnette. Huile sur toile
Jean Caire

Fileuse algérienne. Huile sur
toile. Marie Caire, 1899



La maison-atelier des Davis (commune de Jausiers)

Baptisée "l'Oasis", la grande maison des Davis où réside définitivement le couple à partir de 1899, était une confortable résidence pleine d'objets d'art, de meubles anciens et de souvenirs. La maison abritait le grand atelier des artistes *"où parmi les boiseries anciennes, les précieuses étoffes, les mille bibelots curieux ou amusants, se trouvaient des études d'Algérie rapportées par le couple"*. En Ubaye, on se souvient encore de Jean Caire, *"porteur de son attirail de peintre"* parcourant la Vallée en promeneur infatigable et troquant parfois sa palette de peintre pour son appareil photographique.

■ Jean Caire (1855-1935) - Je suis le paysage

“Le paysage dans lequel vous avez vécu est proche de vous comme un parent”. (Ferdinand Hodler, Peintre)

Dans la lignée des peintres ayant célébré la province française (Courbet, Breton, Dutilleux, Bouillé...), Jean Caire choisit de faire connaître son Ubaye natale, traitant principalement du paysage. L'artiste ubayen privilégie la campagne rurale cultivée tournant le dos aux sites d'altitude, à la montagne qu'il pratique en alpiniste expérimenté, membre actif du Club Alpin Français.

Cet homme du plein air (chasseur, éleveur, cultivateur), parcourt la campagne ubayenne “aimant les champs en eux-mêmes, les trouvant d'un intérêt et d'une vie assez large pour les intégrer dans leur brutalité sans chercher à leur donner plus de noblesse” (Émile Zola). Jean Caire peint le sous-bois, les lisières de forêt, les bords de l'Ubaye (rivière qui donne son nom à la Vallée), les arbres, etc...

Jean Caire privilégie une “image topographique” qui révèle une connaissance familière des lieux. Ces toiles regardent tantôt à l'est (Côtes d'Abriès), tantôt à l'ouest (La Grande Séolane) et ce depuis le point stratégique et unique du hameau des Davis où le peintre réside.



De nombreuses toiles sont inspirées par le thème de la moisson. À l'inverse de son épouse Marie Tonoir, Jean Caire exclut toute représentation humaine, même anecdotique, toute figure de paysan.

Le style de Jean Caire doit beaucoup à ses toiles représentant des arbres. Les arbres (peupliers d'Italie) expriment une part très personnelle de l'artiste. Ils sont “un moyen d'identification de la propre existence du peintre” qui leur vouait un véritable culte.

La fête de l'arbre aux Sanières en 1900

Désireux de récompenser les enfants des écoles, Jean Caire offrit aux plus méritants non pas un livre de prix ou un jouet mais un arbre, un bel et bon pommier qu'il s'agissait de planter et de faire prospérer. Les enfants ont été initiés aux derniers procédés de greffage des arbres fruitiers.

Après la plantation des arbres, M. et Mme Jean Caire ont fait servir aux enfants un goûter où figuraient des pâtisseries et du vin blanc.

(Journal de Barcelonnette)

Meules devant les Séolanes
Jean Caire. Huile sur toile
Musée de la Vallée

Jean Caire et Marie Tonoir dans les collections publiques de France

Musée de la Vallée, Barcelonnette
Musée Gassendi, Digne
Musée des beaux-arts, Palais Longchamp, Marseille
Musée des beaux-arts, Lyon
Musée des Hospices Civils de Lyon
Musée des Confluences de Lyon
Musée du quai Branly, Paris



Femme de Biskra. Marie Caire-Tonoir
Huile sur toile
Musée du quai Branly, Paris.

Femme à sa toilette. Marie Caire-Tonoir
Huile sur toile
Musée des Beaux Arts de Marseille.



> À lire

Jean Caire et Marie Tonoir, une communauté de vie et de peinture. Hélène Homps [dir.] Éditions d'Art, SOMOGY, Paris, 2005

L'oeuvre militante du peintre ubayen Jean Caire. Hélène Homps. Chroniques de Haute Provence N°358, 2007

Barcelonnette, petite ville des Alpes

■ Fondation, reconstruction

L'implantation dans le premier tiers du 13^e siècle (1231), d'une ville neuve au centre de la vallée, à mi-distance des bourgs de Saint-Pons et de Faucon, accompagne le développement du territoire alpin à l'époque médiévale. Cette date atteste la fondation de la ville mais un habitat était déjà

présent. Composée d'îlots régulièrement bâtis et enfermés dans une enceinte flanquée de vingt-deux tours et percée de quatre portes, la nouvelle agglomération, baptisée «Barcelone», adopte le schéma urbain des bastides contemporaines.

Arrière petit fils d'Alphonse II comte de Barcelonne, Raymond Béranger V dote la nouvelle ville d'une charte qui lui accorde les droits d'une communauté autonome, Barcelonnette est alors une des grosses villes de Provence où s'implante en 1316 un important couvent de Dominicains. Le plan de *Barchinona* (Barcelone), daté de 1677, met bien en évidence le damier médiéval et témoigne de son maintien, au-delà des incendies et des destructions qui marquent son histoire jusqu'à l'époque moderne (bruslement général de Barcelonnette en 1628). Certaines rues de la ville étaient bordées d'arcades à l'italienne qui disparurent entre 1890 et 1897. Il en reste quelques traces dans la rue Grenette, place Saint-Pierre.



Plan de Barchinona en 1677



Église Saint-Pierre avant sa reconstruction.

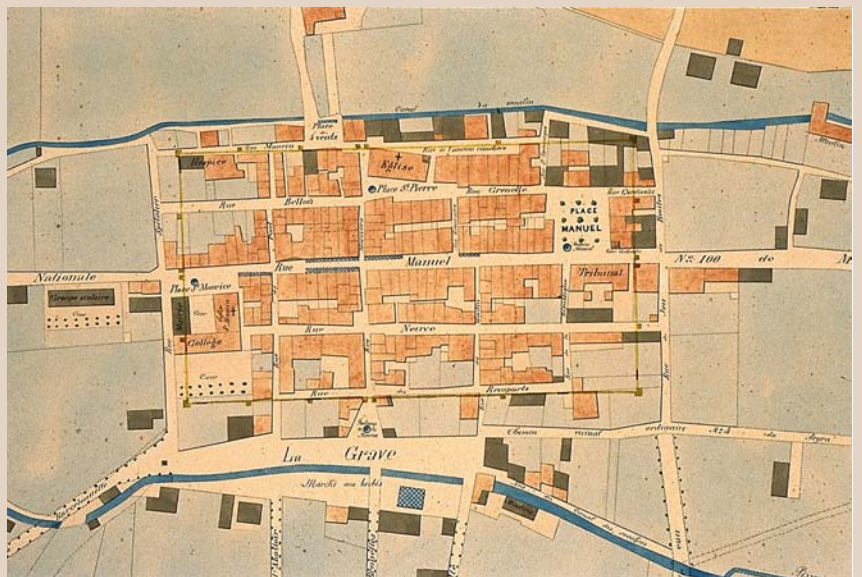
■ Extension suburbaine

Barcelonnette est situé à au coeur de l'Ubaye, communément "la fenêtre de la Vallée". Cet emplacement se caractérise par un espace vaste et plat. À l'extérieur des murs de la ville se trouvent alors des champs cultivés et des jardins. Les paysans habitent pour la plupart en centre-ville et profitent de ces terres agricoles particulièrement faciles à exploiter. Cet espace devient le lieu privilégié de l'extension suburbaine de Barcelonnette lorsque, entre 1870 et 1930, les riches entrepreneurs de retour du Mexique vont y implanter leurs maisons de villégiature.

Certains de ces villages n'existent plus (*Fontvive* et *Certamussat*). Les habitants de l'*Ubayette* furent dédommagés afin de rebâtir leur maison mais beaucoup ne l'ont pas fait au même endroit, préférant Barcelonnette, sous-préfecture. Ainsi, les premiers lotissements de La Croisette et du Peyra, proches du centre-ville, ont vu le jour dès le milieu du 20^e siècle.

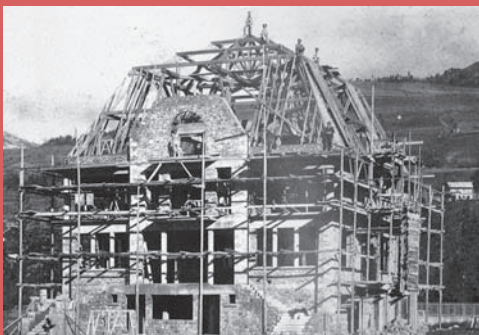
À la fin de la deuxième Guerre Mondiale, les villages de l'Ubayette : Maison-Méane, Larche, Fontvive, Certamussat, Meyronnes, Saint-Ours, Les Gleizolles et La Condamine furent presque entièrement détruits par le retour de l'armée Allemande qui se trouvait alors dans le Piémont.

Plan de Barcelonnette par François Arnaud. État de la ville de 1833 à 1889. Coll. musée de la Vallée



> À lire

- Les demoiselles Reynaud*, Hélène Homps, Musée de la Vallée, 1991
- L'état de la vallée de l'Ubaye au Moyen Âge*, Georges Duby, Sabença de la Valéia, 1985
- L'Ubayette*, Sabença de la Valéia, 2003
- Vallis Montium*, Julien Coste, ré-édition Sabença de la Valéia, 1995



Construction de la villa Bleue, 1931.



©Manu Molle



Musée de la Vallée - villa La Sapinière
10, avenue de la Libération
04400 Barcelonnette
musee-reservation@ville-barcelonnette.fr
(+33) 04 92 81 27 15

tarifs 2020

UN MUSÉE, UNE VILLA DES COLLECTIONS...

Un musée dans une villa une architecture du 19^e siècle

Le musée a pris place dans une villa construite en 1878 par Alexandre REYNAUD de retour du Mexique. L'éguée à la ville (1971) par son dernier propriétaire, Antoine Signoret, elle conserve ses éléments de décor : vitraux, parquets en marqueterie, cabinet de bains, et quelques pièces de mobilier.

Gens de l'Ubaye, gens des Voyages des migrations partagées

On vous raconte l'histoire des migrations proches et lointaines des Gens de l'UBAYE (salle bleue) et les parcours de vie des Gens du PIÉMONT, d'ITALIE, et du TESSIN (salle verte) venus se fixer en Ubaye.

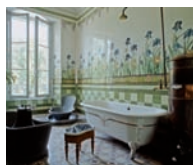
Petits chefs-d'œuvre du Mexique la collection Américaine du musée

Les migrants ont été les premiers à "collectionner" les objets de l'autre culture : statuaire aztèque, art populaire, art colonial ou encore l'art moderne Mexicain. À découvrir en même temps que l'aventure des entrepreneurs Barcelonnètes implantés au Mexique (1815-1955).

Salle Beaux-Arts

les artistes de l'Ubaye et d'ailleurs

Le musée de la Vallée abrite la plus grande collection d'œuvres de Jean CAIRE (1855-1935) et Marie TONNOIR (1860-1934) grâce aux dépôts du musée des Confluences, du musée du quai Branly, etc.) ; à découvrir aussi Achille MAUZAN, Gilles et Laurence AILLAUD, ANASSE, Pierre MICHEL, Charles BERTIER, et bien d'autres artistes (legs André Martel).



La mémoire de l'émigration

histoire & patrimoine de l'émigration

L'histoire de l'émigration ubayenne aux Amériques (Louisiane & Mexique) est illustrée par des documents, photographies et objets divers donnés au musée par les émigrants et leurs descendants, devenus américains, mexicains.

Salle Émile Chabrand

émigrant, voyageur, naturaliste, ...

Portrait d'un émigrant-collectionneur qui en 1882-1883 fait le tour du monde en 324 jours et part à la rencontre des autres peuples et cultures. À découvrir son cabinet de curiosités reconstitué, et son récit de voyage (1892) ré-édité par le musée (co-édition Ginkgo)

Salle archéologie

la donation Gleize (2012) ou l'ancienne collection du docteur Ollivier ressuscitée

Une collection de 82 objets en bronze, fouillés en Ubaye par le docteur Antoine OLLIVIER (1823-1905) par le collectionneur Jean-Denis Gleize (1930-2014). Un petit trésor archéologique, disparu en 1943, présenté aujourd'hui dans le parcours permanent des collections.

À découvrir aussi le mobilier de la tombe des Mâts (fonds François ARNAUD).



VISITES & ACTIVITÉS

individuels, groupes,
enfants, adultes, scolaires,
comités d'entreprise...

Des visites commentées adaptées

découverte du musée, de la ville, lecture
de paysage, ateliers pédagogiques...

VISITE LIBRE DU MUSÉE (1h)

adultes	5 €
de 10 à 20 ans	3 €
groupe (10 personnes)	4 €
gratuité (-10 ans)	

VISITE COMMENTÉE DU MUSÉE ou VILLE (1h)

de 1 à 25 adultes	forfait 110 €
de 1 à 40 adultes (2 guides)	forfait 200 €
de 1 à 25 enfants	forfait 75 €
au-delà de 25 /30 pers	sup 4,40 € / pers
au-delà de 25 enfants	sup 3 € / enfant

VISITE COUPLÉE DU MUSÉE ET DE LA VILLE (2h)

de 1 à 25 adultes	forfait 160 €
au delà de 25 personnes	6 € / personne
de 1 à 25 enfants	forfait 110 €
au delà de 25 enfants	4 € / personne

ATELIERS DU MUSÉE (1h 30)

Des visites animées et thématiques
destinées aux enfants à partir de 7 ans
jusqu'à 15 enfants forfait 90 €

PARCOURS DES COLLECTIONS

Visite commentée des expositions
Rendez-vous autour d'une oeuvre ...

RENDEZ-VOUS
VISITES THÉMATIQUES
ATELIERS ENFANTS
proposés par le Pays Serre-Ponçon-Ubaye
Durance (S.U.D) Pays d'Art et d'Histoire
Tél : 04 92 44 15 12
www.pays-sud.fr





musee@ville-barcelonnette.fr - +0033 492 812 715

10, avenue de la Libération - 04400 Barcelonnette

[facebook.com/museedelavalleeelasapiniere/](https://www.facebook.com/museedelavalleeelasapiniere/)